

Compte rendu de

LA SCIENCE DE LA RICHESSE

Essai sur la construction de la pensée économique

Jacques Mistral

L' *Essai* de Jacques Mistral est un ouvrage extrêmement ambitieux – il recouvre l'histoire de la pensée économique, depuis Aristote jusqu'à la période la plus récente, post crise de 2008. Mistral structure toutefois son ouvrage autour des incontournables que sont Smith, Ricardo, Marx, Jevons-Walras et Keynes, tout en donnant la parole aux mercantilistes – un courant hétéroclite -, à Quesnay, Sismondi, List, Weber, Veblen, entre autres. Des œuvres dont la seule étude demande plus d'une vie – surtout que celle de Mistral a été occupée par bien d'autres choses que l'histoire de la pensée économique. D'où le recours à d'innombrables commentateurs – certains de qualité, d'autres beaucoup moins ... – aux positions souvent divergentes, pour ne pas dire contradictoires. On ne sait trop où donner de la tête à voir la masse des concepts qui défilent à grande vitesse – qu'ils aient trait à l'économie mais aussi à la philosophie, à la sociologie voire à la psychologie et à l'anthropologie¹. En règle générale, ce genre d'ouvrage à l'ambition démesurée – à commencer ceux d'histoire de la pensée économique – sont truffés d'approximations et d'erreurs criantes. Mistral s'en sort de façon plutôt honorable de ce point de vue : tout en montrant de la sympathie par tel ou tel personnage et « pensée », il ne se laisse pas emballer, en en montrant les limites et même les facettes négatives, tout cela dans un vocabulaire quelque peu jargonnant pouvant donner lieu à de multiples interprétations. Le seul endroit où il fait « clairement » une erreur manifeste, de celles qui font bondir, est lorsqu'il assimile l'[utilitarisme](#), une doctrine éthique, à une théorie positive, plus précisément à « une axiomatique ... suivant laquelle les comportements s'expliquent par la perception du bonheur et des peines associées à chaque action » (Mistral, p 261), une « philosophie nouvelle », qui aurait pris une forme précise avec la « découverte » de la fonction d'utilité, et du marginalisme, en général (p 253). Une erreur, hélas, très répandue en France qui, par exemple, le conduit à inclure, de fait, Walras parmi les utilitaristes – alors qu'il est un défenseur acharné de la doctrine opposée (le droit naturel) – tout en en excluant Smith, Ricardo et Mill, qui en sont pourtant des adeptes notoires. Une erreur qui

¹ L'absence d'index et d'une bibliographie à la fin de l'ouvrage ne facilite pas non plus les choses.

empêche de comprendre certaines des préconisations de ces auteurs comme, par exemple, l'hostilité de Walras à des impôts progressifs ou sur les successions, les uns et les autres étant une atteinte au droit (« naturel ») de propriété – hostilité non partagée par les utilitaristes².

Beaucoup de connaissances mais trop de digressions inutiles ou absconses

Hormis le thème de l'utilitarisme, les positions de Mistral sont correctes pour l'essentiel à propos de « grandes questions » telles que *Das Adam Smith Problem* (coexistence de l'égoïsme, en fait l'« amour de soi », et de l'altruisme chez Smith), « la main invisible » (du « marché »), l'incertitude chez Keynes – en relation notamment avec le modèle *IS-LM* –, la monnaie (endogène), les modèles « à agent représentatif ». Au lieu de se contenter de donner simplement le point de vue qu'il estime, à juste titre, correct, il alourdit la présentation en multipliant les références à des commentaires de peu d'intérêt, en s'attaquant longuement aux points de vue erronés, au risque d'égarer ou de lasser le lecteur. Ainsi de ses longues digressions, parfois discutables³, sur la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, tout en reconnaissant, à juste titre l'intérêt et l'importance ou des nombreuses pages consacrées aux (trois) apparitions de l'expression « main invisible » dans l'œuvre de Smith. Un renvoi à un texte comme celui de Jean Delmotte (cité parmi beaucoup d'autres, de valeur irrégulière) aurait suffi pour celui qui voudrait en savoir plus. Les très nombreuses pages consacrées aux diverses variantes de la théorie quantitative de la monnaie finissent par obscurcir la question alors qu'elle peut être réglée d'une fois pour toutes en quelques (dizaines de) lignes – une des rares questions faisant, maintenant, quasiment l'unanimité chez les économistes. Pourquoi, après avoir présenté les modèles « à agent représentatif » comme des « fables » (p 406, 413) à l'origine d'un « formalisme stérile » p 408), imposer au lecteur « une escapade déroutante et exigeante » du côté des « innombrables tests économétriques » (p 412) effectués sur ces modèles, en leur rendant ainsi une forme de crédibilité (on ne « teste » pas une absurdité) ? Pourquoi consacrer de nombreuses pages à la « théorie des marchés efficients » (p 431) et aux « travaux empiriques » auxquels elle aurait donné lieu, alors que [cette « théorie » n'existe pas](#) – son titre même étant un non-sens pour tout économiste qui se respecte ?

² Mistral évoque Walras le « socialisant »

³ Il prend le mot « morale » au sens moderne (éthique) alors que Smith traite des *mœurs* – son traité relevant de la *psychologie* et de non de la « philosophie morale », comme le dit Mistral.

L'Essai de Mistral est en fait jonché d'innombrables cadavres, certains encore fumants : « monétarisme », « modèles à agent représentatif », bien sûr, mais aussi des théories pour lesquelles Mistral a un peu plus de sympathie tout en reconnaissant qu'elles ont été rejetées ou qu'elles n'ont pas réussi à percer : « keynésianisme de la synthèse néo-classique », « théorie du déséquilibre », « croissance endogène », « rationalité limitée à la Simon », diverses variantes de l'institutionnalisme.

Mistral ne reprend donc pas le discours usuel plus ou moins triomphaliste sur les « avancées » de la « science économique » - qu'il préfère appeler l'« économique », en la voyant plutôt comme une arborescence que comme une courbe ascendante. Une petite musique se dégage néanmoins de son texte, celle des progrès qui auraient été effectués dans l'« analyse », ouvrant la voie à la théorie « moderne », où les mathématiques occupent une place (très) importante, et incontournable selon Mistral.

La « révolution analytique »

Au début du chapitre V, *L'avènement du marché*, Mistral parle de la « révolution analytique », une « révolution dans l'approche de l'offre et la demande ... ressort essentiel des mécanismes des marchés » - dont Jevons, Menger et Walras ont été les initiateurs –, qui s'est traduite par « l'utilisation systématique des relations fonctionnelles, du calcul marginal et de la modélisation des interdépendances économiques » (p 248). Avant cette « révolution », la pensée économique aurait été menacée de « stérilité analytique » (p 193), Ricardo, qui s'en serait le plus approché, ayant bien « un esprit analytique » mais « rigide » (p 173), sans que Marx fasse mieux : « Il est clair aux yeux *des économistes contemporains* que la tradition ricardo-marxienne n'est pas éteinte mais elle n'a jamais débouché sur un *appareil analytique* enracinant la pensée économique dans la pratique de l'activité économique, elle ne dispose ni des concepts, ni des méthodes empiriques nécessaires ». Il avait néanmoins signalé quelques pages auparavant, dans une note, que « l'affirmation répétée que salaires et profits et rentes sont les trois sources de tout revenu aurait pratiquement sa place dans un manuel de comptabilité nationale contemporain » (p 170, je souligne) ou que « la *Richesse des nations* fournit une théorie correcte de la valeur, les prix relatifs sur les coûts de production, à laquelle manque, dans le langage moderne, une théorie des prix des services productifs » (p 171).

Mistral n'est évidemment pas béat devant les résultats de la «révolution analytique » initiée par les marginalistes. En reprenant le discours usuel sur l' « irréalisme » des hypothèses – mais n'est-ce pas là le lot de toute théorie ? –, il omet d'énoncer celles qui font que cette « révolution » n'a en fait conduit qu'à des délires, avec ce que cela suppose comme gaspillage en ressources, humaines et matérielles. On a déjà parlé de ce qu'il appelle lui-même la « stérilité » des modèles à agent représentatif – qui se présentent comme le produit « rigoureux » de la démarche analytique – auxquels il accorde, de fait, une forme de crédibilité. En ce qui concerne le modèle-roi, aboutissement suprême de la fameuse « révolution », celui de l'équilibre général de concurrence parfaite, dont Arrow et Debreu ont donné la version achevée, Mistral laisse dans l'ombre, son hypothèse *première, essentielle*, selon laquelle *tous les agents sont des preneurs de prix*. Or, cette hypothèse – au cœur de « l'approche de l'offre et de la demande », base de la « théorie moderne » selon Mistral – [conduit, de fil en aiguille](#), à faire de ce modèle la représentation d'un système ultracentralisé, aux antipodes de ce qu'on entend par économie de marché⁴. Une absurdité. Pourtant Mistral s'en tient à la thèse de l' « irréalisme » comme le montre cet extrait de la fin de la partie sur l'équilibre général (« de Walras à Debreu »), qui donnent une bonne idée du style alambiqué de *l'Essai* :

« Quel statut finalement donner au résultat improbable d'une aventure intellectuelle sans équivalent [la théorie de l'équilibre général. BG] ? La meilleure réponse me paraît consister à voir dans la théorie de l'équilibre général une métaphore, précisons, une métaphore vive. La "métaphore" est en effet usuellement considérée comme une figure de style figée par l'usage. Mais Paul Ricoeur a introduit avec l'idée de "métaphore vive" l'idée d'une innovation discursive par laquelle "le discours libère le pouvoir de certaines fictions de redécrire la réalité". Peut-être est-ce là la clé du paradoxe walrassien : on ne peut pas prétendre que l'équilibre général serait une représentation fidèle de la réalité ; mais sur quoi, au degré d'intimité que nous avons atteint avec la théorie de la valeur et des prix, sur quoi se fonderait, à l'inverse, la critique qui soutiendrait qu'elle "n'est pas" une représentation possible de la réalité ? » (p. 299).

⁴ Mistral évoque, lorsqu'il parle de la stabilité de l'équilibre, la figure du commissaire-priseur (p. 293) et même le [théorème de Sonnenschein](#), p. 295). Il reprend aussi le mantra selon lequel « une économie de marché » peut faire aussi bien qu'une « économie planifiée », comme si cela allait de soi (p 284).

Quelle que soit la « métaphore », « vive » ou « pas vive », retenue, *en pratique*, c'est l'approche « pré analytique » à la Smith-Ricardo-Marx qui prévaut, celle de Arrow Debreu ne servant que dans les spéculations théoriques, « hors sol » – certaines de ses techniques pouvant toutefois intéresser un planificateur.

La théorie de la répartition dite « marginaliste » est un des autres délires auxquels la « révolution analytique » a conduit. Mistral semble aussi y souscrire, par exemple quand il écrit : « La théorie marginaliste explique de manière convaincante que chaque facteur est, en situation d'équilibre, rémunéré à la hauteur de sa productivité marginale » (p. 300). Suivent des développements obscurs à propos d'une polémique entre Clark et Bohm Bawerk, pour finir avec la conclusion que « la théorie de la productivité reste un sujet hautement polémique » (p 302). De « convaincante » on passe à « polémique » ... Pourtant, il y avait moyen de couper court à tout cela en faisant la simple constatation *de bon sens* que la notion de productivité marginale relève d'un [« monde impossible »](#), pour reprendre les termes utilisés par Sophie Jallais, puisque toute production supplémentaire suppose, en règle (très) générale, la combinaison de plus d'un « facteur ». Comme dans le cas de l'équilibre général – où le délire consistait à supposer un monde *à l'opposé* de celui qu'on prétend représenter –, Mistral reprend le discours dominant, trop content de faire joujou avec des dérivées partielles, alors qu'elles sont un non-sens sur le plan économique (elles sont toutes nulles).

Les raisons « analytiques », mais aussi clairement idéologiques, incitent les néoclassiques, et Mistral, à poursuivre dans le délire en supposant l'existence d'une [fonction de production \(agrégée\)](#) dérivable et à rendements constants, ce qui a pour conséquence que [le profit est nul](#) à l'équilibre (« concurrentiel »). Une autre absurdité, que Mistral ne relève pas⁵ mais qui explique, une fois de plus, pourquoi les « praticiens », comptables nationaux et autres, s'en tiennent à l'approche classique, pré « révolution analytique » – le produit se partage entre salaires, rentes (dont les intérêts) et profits – sans y voir le fruit d'on ne sait quelles « productivités marginales ».

Mistral – qui semble avoir, par moments, un faible pour Sraffa (pp. 232, 234), qui récuse pourtant l'idée de rémunération « à la marge » – reproche à Ricardo de ne rendre compte avec sa théorie de la valeur-travail « que de 93% » des prix relatifs (p 173). Un résultat

⁵ Il va même jusqu'à faire l'erreur d'identifier productivité marginale du capital et taux de profit (p 357).

surprenant - 93% d'approximation en économie, c'est quand même extrêmement rare – qui plaide plutôt pour la théorie de la valeur-travail, en dépit de ses problèmes d'ordre « analytique », dont plusieurs solutions ont d'ailleurs été avancées depuis⁶. Mistral les ignore manifestement – il préfère conclure la partie « valeur et prix de production » du chapitre IV (« La marchandise et l'exploitation ») par la boutade de Samuelson : « on écrit la théorie de la valeur, on efface tout et on recommence avec la théorie des prix » (p 235).

Où en est la « construction de la pensée économique » ?

A plusieurs endroits de son *Essai*, Mistral invoque, en passant, les « recherches » prometteuses et menées activement dans les voies désignées par le trio habituel, concurrence « imparfaite », asymétrie d'information et externalités, le tout étant ([évidemment ...](#)) mâtiné de théorie des jeux. Des voies qui ont été en fait explorées – aussi bien par les hommes de terrain, les conseillers des princes et les théoriciens de tous poils – depuis que l'« économique » existe. Dans le cas « analytique », plus récent, il en est résulté un long catalogue de fables, d'histoires et de modèles agrémentés de mathématiques plus ou moins compliquées, [sans qu'il n'en sorte rien de bien précis](#) ou de généralisable, qui permettrait de proposer un semblant d'alternative au modèle « concurrentiel ». C'est pourquoi ce modèle continue à être la référence obligée dans le courant dominant – et pour Mistral aussi –, en dépit de son « irréalisme » notoire (le mot « délire » étant en l'occurrence plus approprié).

Dans son dernier chapitre, Mistral utilise à plusieurs reprises l'expression « les économistes » - dans la 4^{ème} de couverture, il parle même du « divorce entre volonté politique et lucidité économique », fruit « du désarroi que révèle la montée des populismes ». Parmi les économistes « lucides » donnés (de fait) en référence, on trouve la fine fleur de ceux qui ont « chuchoté aux oreilles des présidents » ces dernières années : [Jean Tirole](#), bien sûr, mais aussi Philippe Aghion, Jean Pisany Ferry, Gilbert Cette, Elie Cohen et même, aussi incroyable que cela puisse paraître, Augustin Landier et David Thesnard, [auteurs d'un ouvrage dithyrambique](#) sur les vertus des marchés financiers publié ... en 2007⁷! Une « lucidité » qui les pousse à mettre en avant la nécessité des « réformes de structure », à commencer par la

⁶ Voir, par exemple, le chapitre 9, « [Competition and inter-industrial relative prices](#) », de *Capitalism* d'Anwar Shaikh (2016) et [Money and Totality](#). *A Macro-Monetary Interpretation of Marx's Logic in Capital and the End of the 'Transformation Problem'* de Fred Moseley (2016).

⁷ Etant donné la critique très sévère que Mistral fait sur le comportement de ces marchés, à l'époque, on se demande s'il a lu ne serait-ce que les premières pages de ce livre ... Qu'en penser pour les autres ?

« flexibilisation » du marché du travail, tout en veillant au respect des « grands équilibres ». On ne sait trop si Mistral adhère, complètement ou partiellement, aux positions de ces économistes « lucides ». Il ne fait qu'évoquer leurs écrits, en préférant consacrer les dernières pages de sa *Science de la richesse* à une longue réflexion – où il mobilise maints sociologues (Dubet, Castel, etc.) et philosophes (Gauchet, Rosanvallon, Finkelkraut) dans le vent – sur la nécessité d'« une nouvelle articulation entre les sphères économique et politique » (p 469) étant donné qu'« une démocratie vibrante ne peut être fondée sur le rejet des contraintes économiques » (p 470). Ce dont personne ne doute. En revanche, le lecteur reste sur sa faim en ce qui concerne l'état de « la construction de la pensée économique » face à de telles « contraintes ».